

L'ÉTHIOPIEN

Un ange du Seigneur adressa la parole à Philippe et lui dit : « Lève-toi et va au midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza la déserte. » Il se leva et se mit en marche. Et voici, il y avait sur cette route un Ethiopien, eunuque, qui était un puissant seigneur à la cour de Candace, reine d'Ethiopie, surintendant de tous ses trésors ; il était venu à Jérusalem pour adorer. Il s'en retournait, et, assis sur son char, il lisait le prophète Esaïe. L'Esprit dit à Philippe : « Avance et ne quitte pas ce char. » Philippe étant accouru entendit cet Ethiopien qui lisait le prophète Esaïe et il lui dit : « Comprends-tu ce que tu lis ? » Il lui répondit : « Eh ! comment le pourrai-je si l'on ne me guide ? » Et il invita Philippe à s'asseoir auprès de lui. Or, voici la teneur du passage qu'il lisait : « Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et comme un agneau muet devant celui qui le tond il n'a pas ouvert la bouche. C'est dans l'humiliation que son jugement s'est consommé. Quant à sa génération qui la dépeindra ? car on lui a ôté la vie de dessus la terre. » L'eunuque ayant pris la parole, dit à Philippe : « Je t'en prie, de qui le prophète parle-t-il ainsi ? Est-ce de lui-même ou de quelque autre ? » Philippe, ouvrant la bouche,

lui annonça Jésus en commençant par ce passage.

En poursuivant leur route, ils rencontrèrent de l'eau; l'eunuque lui dit : « Voici de l'eau; qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé? » Philippe lui dit : « Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible. » Il répondit : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. » Et il fit arrêter le char; puis Philippe et l'eunuque descendirent tous deux dans l'eau et Philippe le baptisa. Quand ils furent sortis de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe; l'eunuque ne le vit plus; mais il continua son chemin plein de joie.

(ACTES VIII, 26-39.)

L'homme dont la conversion nous est ici racontée, venait de l'Ethiopie; nous ne savons s'il était juif de naissance, ou s'il avait été amené à la connaissance du Dieu unique et vrai, par quelque missionnaire sorti de Judée; cette dernière supposition nous paraît la plus vraisemblable; il y avait entre l'Ethiopie et la Judée des relations fréquentes et les coutumes de ces deux nations offraient d'étonnantes analogies. L'intendant de la reine Candace avait entendu annoncer le vrai Dieu; il avait cru en lui, et sa foi n'était pas restée stérile; j'en atteste l'ardeur avec laquelle il entreprend un voyage long, difficile, périlleux, pour aller adorer à Jérusalem; il ne craint pas de quitter sa nation ido-

lâtre, d'attirer sur soi les regards de son peuple en accomplissant un pèlerinage qui, grâce à la position élevée qu'il occupait, devait exciter l'attention universelle. La tradition ordonnait à tous les enfants d'Israël de se rendre chaque année à Jérusalem (1); il veut lui obéir, il veut entrer dans le sanctuaire, il veut pouvoir y chanter, dans la communion des vrais adorateurs de Jéhovah, les belles paroles du psaume : « Qu'il est agréable, qu'il est doux pour des frères d'être réunis ensemble! C'est là que l'Éternel a mis la vie et la bénédiction à toujours. » (Ps. CXXXIII, 1 et 3.)

Il part donc... Après bien des journées, il entre dans la ville sainte. Il ne pouvait y arriver dans un moment plus opportun. Jérusalem était encore toute frémissante du forfait qu'elle avait commis. On aurait pu montrer à cet étranger, au sommet du Calvaire, la place encore sanglante où s'était élevée la croix du Fils de Dieu; partout il aurait pu retrouver l'empreinte que ses pieds avaient laissée sur la terre de Judée; il aurait pu voir aux portes de la ville le lieu où, la veille de son arrivée, des Juifs fanatiques avaient lapidé Etienne, le premier martyr de la foi. Il aurait pu entendre dans

(1) La raison de cet ordre se voit déjà dans les livres de Moïse : Deut. XVI, 5; Exode XXIII, 14-19, et XXXIV, 23, 24.

les rues l'étonnante prédication de ces pêcheurs de Galilée convertissant par milliers les enfants d'Israël restés sourds à la voix de leur Maître. Il aurait pu recueillir sur leurs lèvres cette parole qui allait changer le monde : « Ce Jésus que vous avez crucifié, est ressuscité des morts, et nous en sommes les témoins ! » Jamais, en un mot, âme altérée de paix et de vérité ne se trouva plus près de la source qui désaltère, et cependant, chose extraordinaire ! cet Ethiopien passe de longs jours à Jérusalem sans qu'une voix, une seule lui parle du plus grand des événements, de la crucifixion du Calvaire, que dis-je ! sans entendre même le nom de Jésus-Christ !

Que s'est-il donc passé qui explique ce silence étrange ? Mes frères, suivez les pas de l'Ethiopien ; et vous en comprendrez la raison. Où s'est-il rendu en entrant à Jérusalem ? au temple sans doute, car il venait adorer. Et qui y a-t-il rencontré : les prêtres, les pharisiens ; cela nous explique tout. Oui, c'est à eux qu'il est allé dans sa naïve confiance. N'étaient-ils pas assis dans la chaire de Moïse ? N'avaient-ils pas à la main les livres de la loi ? Leur pouvoir n'était-il pas établi sur l'autorité des siècles ? Tout d'ailleurs dans leur apparence n'inspirait-il pas la vénération et le re-

cueillement ? Il les a donc vénérés avec la nation tout entière, c'est à eux qu'il a demandé comment Dieu veut être servi.

Pouvaient-ils lui parler de Jésus-Christ, ces hommes qui avaient été les mortels ennemis du Sauveur, qui avaient entendu sa voix sans être émus et n'avaient répondu à ses plus tendres appels que par l'endurcissement, à ses reproches sévères que par des cris de haine ? Parler du Christ ! Mais leur plus ardent désir est de le cacher aux âmes. Ils espèrent bien avoir anéanti son souvenir. Ils ont étouffé la voix terrible qui dénonçait leur hypocrisie ; ils ont condamné le Nazaréen ; ils l'ont crucifié, et, après avoir roulé une pierre sur son sépulcre, ils sont retournés triomphants à leurs traditions vieilles, à leur culte formaliste. Ils croient maintenant que leur autorité sacrée est rétablie et que l'œuvre du Galiléen a péri avec lui. Ils sont décidés du reste à en faire disparaître les derniers vestiges. Hier, saint Etienne est mort sous leurs coups, demain ce sera le tour de saint Jacques... Les insensés ! et pendant que, sous les yeux du peuple qui les admire, ils montent au temple pour rendre grâce à Dieu d'avoir pu répandre le sang des disciples de Jésus, pendant qu'entourés des magnificences de l'ancien culte, ils chantent les psau-

mes du roi prophète, ils ne savent pas qu'à quelque distance de là se réunissent dans une pauvre chambre haute, quelques-uns de ces Galiléens dédaignés qui portent dans leurs mains les destinées du monde et l'accomplissement des prophéties et de la loi. Pauvre Ethiopien ! âme droite et candide, que ne connais-tu le chemin de la chambre haute !... Hélas ! cet homme qui semble si admirablement prêt à s'incliner devant le Christ, va quitter Jérusalem sans avoir même aperçu ses traces. D'aveugles conducteurs ont égaré son âme. On dirait qu'il est le jouet d'une inexplicable fatalité..... Mais non ! Il n'y a point ici de fatalité. Dieu veille sur cette âme qui le cherche. En quittant Jérusalem, cet étranger emporte avec lui les saintes Ecritures. Voilà le céleste guide qui va le conduire au port. Ce que les pharisiens de Jérusalem lui ont caché, Esaïe va le lui décrire en saisissants caractères ; c'est au pied même de la croix que le prophète va le transporter.

Ici, mes frères, une analogie historique saisit mon esprit. Quinze siècles plus tard, un moine allemand, âme droite et pieuse, agitée comme celle de cet Ethiopien, par des aspirations profondes, après avoir vainement cherché la paix dans les macérations et les pénitences, s'était rendu dans

une autre ville sainte pour y adorer le Dieu de ses pères, et y voir de près son représentant sur la terre. L'émotion qui saisit Luther en apercevant Rome, fut si profonde qu'il s'agenouilla en s'écriant : « Je te salue, ô cité des apôtres et des martyrs. » Jour après jour, il la parcourut toute entière, s'arrêtant à chaque lieu de pèlerinage, croyant humblement chacune des légendes que lui débitaient ses guides. Hélas ! ce qu'il y trouva bientôt ce furent la stupeur et la consternation. C'était sous Jules II, le pontife guerrier qui se vantait d'avoir la meilleure artillerie de l'Europe ; c'était le temps où Machiavel disait que l'athéisme allait croissant à mesure qu'on s'approchait de Rome ; partout régnait le scandaleux trafic des choses saintes. Luther en revint épouvanté. « Rome, disait-il, est bâtie sur un enfer. » Qu'est-ce qui le sauva du doute où s'abîmaient alors tant d'esprits ? Qu'est-ce qui ralluma dans son cœur la flamme sainte qui ne cessera plus d'éclairer le monde ? Ce fut l'Écriture qu'il retrouva dans son couvent de Wittemberg, ce fut la grande doctrine de saint Paul sur le salut par la foi que le sacerdoce romain lui avait cachée.

Et qui nous dira, mes frères, combien d'âmes, à notre époque, sont allées en vain demander la vé-

rité religieuse aux représentants officiels des Eglises et des traditions séculaires? Elles l'ont cherchée avec ardeur, avec bonne foi. Elles ont cru la découvrir là où se trouvait le prestige d'un culte pompeux, de la majesté extérieure, de l'autorité qui s'impose, mais elles ont été révoltées en voyant l'esprit de domination s'affichant avec violence, aussi peu soucieux des intérêts purement spirituels qu'ambitieux et sans scrupule pour le triomphe de l'Eglise. Alors, jetées par une réaction violente au pied d'autres chaires d'où descendait le grand mot de liberté, elles y ont recueilli les creuses affirmations d'un rationalisme sans vie, ou la négation des seules vérités qui pussent les élever et les consoler. Et maintenant déçues et blessées, en proie à un doute incessant, elles errent dans le monde, cherchant à dissiper dans les occupations vulgaires ou les distractions frivoles la soif divine qui les tourmente. Ah! que ne pouvons-nous leur ouvrir le livre de vie qui éclaira les regards de l'Ethiopien! Que ne pouvons-nous leur montrer la vérité à sa source même et leur y faire boire les eaux fraîches et jaillissantes que les erreurs humaines n'ont point encore souillées! Vous qui êtes allés au pied des autels, comme l'Ethiopien, et qui en êtes revenus, comme lui, le cœur vide, c'est

dans un désert que vous avancez comme lui, car, c'en est un, et combien morne et désolé, que ces steppes arides du doute où vous promenez vos pas. Ah ! si du moins, comme lui, vous y emportiez le livre de Dieu ! Si vous y cherchiez ce que les hommes n'ont pu vous donner ! C'est là que vous trouveriez celui qui vous est resté caché jusqu'ici, le Sauveur qu'il faut à votre âme et que vous appelez sans le connaître.

L'intendant de la reine d'Ethiopie s'en allait donc lisant l'Écriture. Il la lisait sans la comprendre encore et cependant il persévérât. C'est qu'au milieu des obscurités qui entourent son esprit, des traits de lumière ont pénétré jusqu'à son âme. Il a le sentiment confus que bientôt le soleil va se lever à son horizon. Penché sur ces pages encore couvertes d'ombre, il attend, il prie, il espère, nous montrant ainsi avec quelle invincible persévérance il faut chercher la vérité. Où sont-ils parmi nous ceux qui savent étudier les Écritures dans l'esprit de cet ancien païen ? Où sont-ils ceux qui, ne les comprenant pas encore pleinement, ne se lassent pas d'y revenir ? On dit souvent : « Nous avons cherché la vérité, nous avons lu l'Évangile, mais pour nous la lumière ne s'est pas faite et notre cœur est resté froid. » Mais ce qu'on n'avoue pas,

c'est la manière dont on s'y est pris pour arriver à la vérité. Que voyons-nous chez cet Ethiopien, chez ce chercheur sincère que je vous donne en exemple ? Est-ce simplement la curiosité de l'intelligence, le labeur du savant qui veut élucider un texte ? Non, certes. Vous assistez ici à un plus grand spectacle : à celui d'une âme en travail et qui cherche avant tout le pardon et le salut. C'est ainsi, mes frères, qu'on arrive et non pas autrement. C'est par l'humilité, le repentir et la foi. Etudiez l'Évangile en simples critiques, en n'y appliquant que votre intelligence, l'Évangile sera pour vous un objet d'étude et rien de plus ; alors vous pèserez éternellement le pour et le contre, le fort et le faible des questions, restant dans ce demi-jour d'un scepticisme plus ou moins respectueux qui n'engage à rien, qui n'oblige pas la volonté, qui ne réclame ni sacrifice, ni obéissance, ni renoncement.

Dieu ne se révèle pas aux esprits curieux, aux amateurs des questions religieuses ; ceux qu'il a promis de rassasier, ce sont ceux qui, comme cet Ethiopien, ont faim et soif de justice et de vérité.

Philippe se trouvait sur la route que suivait l'étranger. Il y a là l'une de ces rencontres que l'on appelle fortuites mais dans laquelle notre texte

nous fait voir une intervention de Dieu ; c'est qu'en réalité le hasard n'existe pas, le hasard est un vain mot derrière lequel il n'y a rien, et si le regard de notre âme était assez pénétrant, assez exercé pour discerner l'action divine, elle nous paraîtrait éclatante, admirable, là même où nous ne savons voir d'ordinaire que les chances de la fatalité.

Dans les premiers mots qu'échangent ces deux hommes, savez-vous ce qui me frappe ? C'est la bonne foi de l'Ethiopien. Voyez avec quelle droiture et quelle simplicité il répond à la question de Philippe par l'aveu de son ignorance.

Avouer son ignorance ! Est-ce donc chose si difficile ? Dire : « Je ne sais pas, » est-ce un effort qui coûte beaucoup ? On ne le croirait guère à entendre la plupart des hommes qui nous entourent. Rien n'est plus commun que d'entendre dire : « Je ne sais pas, » lorsqu'il s'agit de religion. Mais il y a deux manières de prononcer cette parole si humble en apparence. Le sceptique ne la prononce pas comme celui qui est avide de lumière. Cette parole peut exprimer l'insouciance et le mépris de la vérité. « Je ne sais pas, » dans la bouche de beaucoup d'hommes, cela revient à dire : « Que m'importe ! Je ne veux pas savoir. » Je ne veux pas savoir, et pourquoi donc ? Parce qu'au fond il s'a-

git de connaître Dieu ou de se connaître soi-même. Or connaître Dieu, c'est connaître en même temps les droits qu'il a sur nous. Se connaître! ah! mes frères, qui ne recule devant cette triste science? Ne vous trompez pas à cet égard, sceptique bienveillant pour la foi des autres, et qui interrogé sur les plus grands intérêts de votre âme, dites placidement : « Je ne sais pas. » Rendez-vous compte de l'esprit dans lequel vous prononcez cette parole et peut-être trouverez-vous que dans cette ignorance que jusqu'à présent vous avez crue sincère, il y a plus de parti pris que vous ne supposiez. Le jour où, désireux de vérité, et le cœur troublé en face de ces sombres mystères qui s'appellent la douleur, le péché, la mort, vous direz encore : « Je ne sais pas, » votre accent ne sera plus le même, il y aura dans cette parole une prière qui montera jusqu'à Dieu. L'humilité, mais l'humilité chrétienne aura remplacé la modestie philosophique derrière laquelle s'abritait votre légèreté morale. Ah ! que n'avons-nous en toutes choses cette noble candeur qui ne craint pas d'exposer son ignorance, mais qui l'expose en gémissant ! Lorsqu'un homme animé de cet esprit-là peut arriver à dire : « Je ne sais pas, » il est déjà bien près de la vérité.

Il y a dans les paroles qu'ajoute l'Ethiopien un

mot dont on a fait un abus étrange : « Comment comprendrai-je, dit-il, si quelqu'un ne me guide ? » On a fondé sur cet aveu la nécessité de l'institution d'un tribunal ecclésiastique infail-
lible. « Voyez, a-t-on dit, il est évident, d'après cette parole que l'Écriture est en elle-même obscure et inintelligible. Il faut donc qu'une autorité établie de Dieu ait seule mission de l'expliquer. » Examinons un moment la valeur de cette assertion. Un mot d'abord sur le prétendu caractère d'obscurité des saintes Écritures. Eh ! sans doute, elles renferment des pages profondes, mystérieuses, étranges. Nous ne songerons jamais à le contester. Devant quelques-unes de ces cimes ardues, le penseur le plus profond, le théologien le plus pénétrant doit s'incliner dans l'aveu de son ignorance. En face des questions relatives, par exemple, à l'essence divine, l'extrême ignorance et l'extrême science sont à une distance à peu près égale d'un but qui pour des créatures bornées comme nous reste forcément inaccessible. Une révélation sans mystères serait un fait inouï. En empruntant le langage des hommes, la vérité divine ne peut y trouver des expressions capables de la traduire avec une clarté suffisante. Comment, pour ne citer qu'un fait, des êtres enfermés dans l'espace et le temps, et

qui ne peuvent raisonner sans recourir à ces deux notions, pourraient-ils parvenir à comprendre un Etre pour lequel l'espace et le temps ne sont pas? Sans même nous élever jusque-là, il faut reconnaître qu'il y a dans les saintes Ecritures d'autres obscurités d'une nature moins profonde et que l'on ne peut éclaircir que par une préparation spéciale; problèmes de date, de lieu d'origine, de grammaire, de traduction, d'histoire, autant de questions qui ont leur très-grave importance et qui demandent à être traitées par les procédés ordinaires de la science. Il va bien sans dire que la piété ne peut ici tenir lieu d'érudition; il va sans dire qu'il faut laisser à la théologie son domaine propre et que rien ne serait plus ridicule que le spectacle de l'ignorance prenant un ton doctoral, et prétendant trancher au nom d'une inspiration particulière des questions spéciales que la piété seule ne pourra jamais résoudre.

Cette réserve posée, il reste cependant un fait qui a toujours frappé les hommes de bonne foi : c'est l'admirable clarté des saintes Ecritures en tout ce qui touche aux questions essentielles, à celles de la grâce, du pardon, du salut. Nul livre n'a un caractère d'universalité comparable à celui-là; nul, sous toutes les différences si profondes

parfois qu'impriment aux hommes le climat, le tempérament, la race, l'éducation, ne saisit aussi directement l'âme humaine elle-même dans ses caractères primordiaux et distinctifs; nul comme la Bible n'a réussi à s'acclimater dans les nations les plus opposées de tendance et de culture, et à devenir une partie intégrante de leur patrimoine moral et religieux; on a appelé ce livre le pain des âmes; il mérite absolument ce titre, car le pain du corps n'est pas plus populaire et n'est pas mieux adapté à notre nature physique que ce livre ne l'est à nos âmes. J'en conclus que lorsqu'un livre a de tels caractères, c'est prendre sur soi une responsabilité redoutable et commettre un vrai crime de lèse-humanité que d'en interdire l'usage populaire sous prétexte des obscurités qu'il renferme et des erreurs auxquelles l'interprétation qui en est faite peut donner lieu. Je poserai la question dans les termes les plus simples qui sont aussi à mes yeux les plus vrais. Dans un des plateaux de la balance où vous pesez les éléments de ce problème, jetez, si vous le voulez, toutes les erreurs, tous les abus, toutes les extravagances même auxquels l'interprétation populaire des saintes Ecritures peut donner lieu. Je jetterai dans l'autre, moi, toutes les bénédictions, toutes les

grâces, tous les progrès, toutes les libertés qui sont sortis de ces pages divines et j'attendrai sans crainte le résultat de l'épreuve; je sais de quel côté la balance s'inclinera. Voyez les nations qui se sont nourries du lait généreux des saintes Ecritures. N'est-il pas certain que ce sont les seules qui avancent par un progrès constant vers la lumière et la liberté? Oui, malgré tant d'erreurs que nous déplorons les premiers, malgré l'incrédulité souvent si manifeste et si déplorable de leurs conducteurs religieux, malgré les déchirements produits par l'esprit sectaire, les peuples qui s'abreuvent à cette source féconde y puisent une sève religieuse, et une force morale extraordinaires. En face d'eux contemplez au contraire les nations que l'on a sevrées de ce divin breuvage pour les mettre à l'abri des surprises de l'erreur; chez elles nulle hérésie, j'en conviens, pas même un élan de foi individuelle qui dépasse le niveau de l'unité imposée, mais regardez-y de près : sous cette soumission apparente, l'incrédulité est là radicale et niveleuse. A la place des salutaires et viriles discussions où les convictions s'alimentent, la mort est là, rongant la substance même de ces peuples; ils vont à la décadence par une loi fatale, irrésistible. Voilà ce que l'on gagne à fermer aux

hommes l'accès des sources premières et vives du christianisme ou à ne les leur ouvrir que d'une main avare et jalouse.

Cela dit, voyons quelle est l'idée vraie contenue dans mon texte : « Comment comprendrai-je, s'écrie l'Ethiopien, si quelqu'un ne me guide ? » Je vois ici l'affirmation de la loi divine qui a créé l'Eglise. Mes frères, nous ne sommes pas faits pour l'isolement. « Nul de nous ne vit pour lui-même, » dit saint Paul. Notre destinée ne peut se comprendre que si nous nous considérons comme membres d'un corps. Ne voir dans l'humanité qu'une agrégation d'individus, c'est méconnaître absolument l'idée que l'Écriture sainte nous en donne, c'est se condamner à ne rien comprendre à nos destinées. Dieu nous a faits dépendants et solidaires les uns des autres dans tous les domaines, aussi bien lorsqu'il s'agit de l'âme que lorsqu'il s'agit du corps. Dieu qui aurait pu révéler directement à l'âme individuelle la vérité religieuse, et qui l'a fait quelquefois par exception et pour rappeler sa souveraineté, n'a pas voulu que dans le cours ordinaire des choses il en fût ainsi; il lui plaît au contraire que la vérité nous vienne par l'intermédiaire des hommes; ce sont des hommes qui nous transmettent la parole divine écrite, et c'est par le moyen

dès hommes que l'intelligence nous en est d'abord donnée; entre Dieu et nous, il y a eu à notre berceau notre mère, puis notre famille, famille terrestre d'abord, famille spirituelle ensuite; et qu'est-ce que l'Eglise si ce n'est précisément ce foyer toujours vivant en dehors duquel il est certain que nous fussions restés dans l'ignorance et l'éloignement éternels de Dieu? De même que l'Eglise des patriarches existait avant la révélation écrite de Moïse, et l'Eglise chrétienne avant qu'eût été écrit le premier mot du Nouveau Testament, de même chacun de nous, avant même qu'il pût lire le texte des Ecritures, avait déjà senti pénétrer dans son cœur l'enseignement chrétien qui lui arrivait sous la forme d'une parole, d'une prière ou de l'exemple d'une vie sainte. Dès nos premiers pas nous avons été guidés par les autres; le rôle de l'Eglise dans la formation de nos idées et de nos convictions les plus personnelles est immense; celui qui le nie et qui pense être arrivé seul à une croyance quelconque est un ingrat et un aveugle. Pourquoi les doctrines que nous appelons essentielles se sont-elles en quelque sorte imposées à notre intelligence et à notre cœur? Nous serions d'abord tentés de répondre : à cause de leur merveilleuse adaptation aux besoins les plus vrais, les plus profonds, les plus

impérieux de notre être. Je crois à cette adaptation, mais est-il certain que nous l'ayons sitôt comprise? Est-il certain que notre expérience personnelle ait parlé si clairement? Soyons plus vrais et plus humbles. Si ces vérités nous ont saisis, c'est qu'elles nous sont arrivées toutes éclairées par un merveilleux commentaire : je veux dire par le rayonnement de vie, d'héroïsme et de sainteté qu'elles ont projeté depuis dix-huit siècles dans tant de milliers d'existences. Il est certain que comme l'Éthiopien de mon texte, nul de nous n'aurait compris la plupart des vérités auxquelles il est aujourd'hui le plus attaché, si quelqu'un ne l'avait guidé dans le chemin qui mène à Dieu et ne lui avait dit comme Philippe à Nathanaël : « Viens et vois. »

S'en suit-il que cette autorité du témoin et du guide soit infaillible et doive jamais se substituer à la conscience individuelle, tellement qu'il faille s'y abandonner en aveugle et lui sacrifier le sentiment du vrai que chacun porte en soi? Non, mes frères, jamais Dieu n'a commandé un tel abandon de l'homme entre les mains des hommes; jamais il n'a voulu que nous abdiquions notre responsabilité morale. Ici j'en appelle à une analogie qui doit vous frapper. Qu'était-ce que l'ancienne alliance?

Une dispensation provisoire, inférieure et préparatoire dont saint Paul dit qu'elle ne pouvait rien amener à la perfection et qu'il caractérise d'un mot frappant en disant qu'elle maintenait les croyants d'Israël dans un état de minorité spirituelle (1).

Eh bien, même dans cet état inférieur, il n'y a pas trace d'un sacerdoce infaillible revendiquant une autorité suprême : chaque Israélite a un accès égal à la parole de Dieu ; chaque père doit la connaître directement et l'enseigner à ses enfants ; il est arrivé même souvent que, le sacerdoce tout entier tombant dans l'erreur et le dérèglement, Dieu, comme pour affirmer que son Esprit est libre et que sa parole n'est pas liée, est allé choisir en dehors de la tribu de Lévi un homme dont il a fait son prophète et qui s'est présenté devant Israël sans autre investiture que cette affirmation souveraine : « Ainsi a dit l'Éternel, » et sans autre preuve de son autorité que l'irrécusable sainteté de son accent. Eh quoi ? si la synagogue eût été infaillible, qu'aurait-il fallu penser du Christ qu'elle a maudit ? si la synagogue eût été infaillible, cet Ethiopien devait lui obéir et rester à jamais esclave

(1) Voyez en particulier l'épître aux Galates qui fait ressortir avec tant de puissance la majorité spirituelle, l'état de liberté filiale des chrétiens, en l'opposant à l'état de dépendance et de servitude religieuse d'Israël.

des pharisiens. Mais elle ne l'était pas, mes frères, et même dans ce temps de sujétion religieuse, Dieu ne voulait pas asservir aux hommes la conscience de ses enfants. Croyez-vous qu'il le veuille dans cette ère nouvelle de l'Évangile qui est éminemment celle de l'affranchissement spirituel, et sous cette loi que saint Jacques appelle la loi de la liberté? (Jacq. I, 25).

Cela ne peut être. L'Église est le témoin et non pas le maître de la vérité. Saint Paul enseigne expressément que l'Évangile, c'est-à-dire le message des apôtres, est au-dessus de l'apostolat lui-même, puisqu'il dit aux Galates qu'il faudrait lui jeter l'anathème s'il leur prêchait un autre évangile que celui qu'ils ont entendu. Saint Paul a repris ouvertement Pierre lui-même quand Pierre est tombé. Si donc les apôtres eux-mêmes refusent de dominer sur la foi des fidèles, mais veulent être avant tout leurs auxiliaires spirituels (2 Cor. I, 24), dirons-nous que le diacre Philippe instruisant l'Éthiopien de mon texte possède l'infaillibilité parce que ce dernier lui demande la lumière et la direction dont son ignorance a besoin? Ce serait un monstrueux abus de logique et d'autorité. Et voilà cependant ce qu'on nous demande d'admettre quand sur cette exclamation de l'Éthio-

pien « Comment comprendrai-je si quelqu'un ne me guide? » on construit le fantastique échafaudage que vous venez de voir crouler à vos pieds.

Voici donc Philippe assis à côté de l'Éthiopien, et lui expliquant les Écritures; sa tâche était facile, car par une de ces coïncidences que les hommes appellent fortuites, mais où se manifeste visiblement l'intervention de Dieu, les regards de cet étranger s'étaient arrêtés sur un passage d'Ésaïe dont l'accent l'avait ému. Ecoutez ces paroles mystérieuses que tant de siècles avant le Christ, le prophète prononçait, et dites si elles ne vous saisissent pas de nouveau par leur caractère étrange et frappant :

« Il s'est élevé comme une faible plante, comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée; il n'a ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n'a rien pour nous plaire. Il est le méprisé et le dernier des hommes, un homme de douleur et qui sait ce qu'est la souffrance, semblable à celui dont on détourne le visage; nous l'avons dédaigné, nous n'avons eu pour lui aucune estime. Cependant il a porté nos souffrances, il s'est chargé de nos douleurs, et nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu et humilié. Mais il a été blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités;

le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris..... Il a été maltraité et opprimé, et il n'a point ouvert la bouche; semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, semblable à une brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'a point ouvert sa bouche, il a été enlevé par l'angoisse et le châtement... » (Esaïe LIII.)

Rassemblez tous les traits de ce mystérieux tableau, et vous comprendrez l'exclamation qui vient sur les lèvres de l'Ethiopien en le contemplant : « De qui parle ici le prophète? » Essayez, en effet, d'expliquer cette prophétie par la seule inspiration de la nature. Supposez qu'un Israélite, rêvant à la grandeur future de son peuple, à son relèvement, essaye de décrire le héros qui en sera l'instrument, n'est-il pas évident qu'il fera de lui un triomphateur, un vengeur? Ne l'entendez-vous pas annonçant l'heure ardemment désirée où l'orgueil des gentils va être enfin brisé, où l'oint de Jéhovah va s'avancer en baignant ses bras dans le sang des contempteurs de Dieu? Par quel étrange renversement d'idées se fait-il qu'ici un tout autre idéal rayonne devant nos yeux? C'est bien le héros, le libérateur d'Israël dont parle cette prophétie. On le voit assez aux triomphantes destinées qui lui

sont annoncées à la fin de cette page. « Il verra sa postérité grandir, l'œuvre de l'Éternel doit prospérer dans sa main; il rassasiera ses regards en la contemplant ». Mais, ces destinées, il y parviendra par un abaissement extraordinaire, par une ignominie indicible : le mépris, l'opprobre et la haine se liguèrent pour l'écraser; il les acceptera, il en savourera l'amertume, il fera plus; il se chargera des péchés des hommes avec la certitude qu'il peut les expier par son sacrifice.

Pesez bien en effet la valeur des expressions qui sont ici employées; jugez si on peut de bonne foi n'y voir que la description du martyr d'un Israélite s'immolant pour sauver son pays, voyez si ce n'est pas une œuvre spirituelle qui est ici prédite, si ce n'est pas avant tout le péché qui est ici expié, si tous les traits de cette page ne désignent pas d'une manière évidente Celui que nous appelons le Sauveur des hommes, et si un témoin oculaire de ses souffrances et de sa mort aurait pu les raconter avec des accents plus précis ou plus vrais. Hélas! le peuple d'Israël a conservé cette merveilleuse page, il la relit sans que ses yeux s'ouvrent et cet aveuglement extraordinaire n'est pas là le caractère le moins frappant de cette race dont on a pu dire :

Elle porte un flambeau qui ne l'éclaire pas.

On comprend de quelle lumière ce texte obscur va s'éclairer sous la parole ardente de Philippe. Philippe a vu le Christ, il l'a connu, il est un des témoins de cette vie et de cette mort sans pareilles qui vont transformer le monde. Il la raconte à cet étranger, il dresse devant ses yeux la figure réelle et vivante du Rédempteur qu'annonçait le prophète; il lui raconte ses enseignements, ses œuvres, ses souffrances et sa croix; il les dit avec cet accent de la foi qui éveille la foi, avec cette ardeur de l'amour qui conquiert les âmes, et sa parole pénétrant dans les profondeurs les plus intimes du cœur de cet homme qui devient son disciple, le remue, et va bientôt le convertir. Il s'y passe un de ces drames inaperçus du monde, mais que les anges de Dieu contemplant. Ne vous y trompez pas, mes frères; ce sont là les grands événements de l'histoire, ce sont là les dates solennelles dans l'histoire de l'humanité. A ne regarder que la surface, qui jamais en aurait soupçonné l'importance? Le moindre fait extérieur, la bataille la plus insignifiante auraient davantage attiré les regards. Mais l'Évangile qui ne fait pas même mention des Césars qui se succédaient à Rome, concentre tout l'intérêt de ses récits sur la destinée de quelques inconnus dans le cœur desquels Dieu est venu régner.

Il y a des heures qui valent des années ; tels sont les moments où se prennent les grandes décisions de la volonté. C'est là ce qui se passe pour cet Ethiopien. Bien peu de temps s'est écoulé depuis qu'il a rencontré Philippe, et déjà son âme est tout entière gagnée à Jésus-Christ. Il a entendu parler du sacrement qui doit marquer tous les disciples du Crucifié, et dès qu'il voit paraître sur son chemin une source jaillissante : « Voici de l'eau, dit-il, qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » Ce qui l'empêche, imprudent, mais c'est tout ton avenir ici-bas. Ce qui l'empêche, c'est ta réputation tout d'abord, qui va être attaquée lorsque tu retourneras dans ton pays en y portant l'opprobre de Jésus-Christ. Ce qui l'empêche, c'est ta position brillante qui te met en butte à tous les regards et à tous les jugements. As-tu consulté tes intérêts ? Sais-tu à quoi tu t'exposes en suivant cette foi nouvelle ? Ne prends-tu pas pour une conviction ce qui n'est qu'un ébranlement passager ? Le connais-tu, ce Philippe, cet étranger qui t'a raconté l'histoire du Christ ? Est-ce sur la foi de ce récit que tu peux accomplir un acte dont les conséquences vont porter sur ta vie entière ? Sais-tu d'ailleurs à quelle carrière de renoncements et de sacrifices tu t'engages ? Vois la route que tu vas suivre ; elle est

arrosée déjà du sang des martyrs. N'importe ! Il veut être baptisé. Comme un soldat qui s'engage par un serment solennel à mourir, s'il le faut, pour son drapeau, il veut, par cet acte public, se lier irrévocablement au service de Jésus-Christ ; il reçoit le baptême et, plein de joie, il s'avance dans la carrière nouvelle et redoutable où il va rencontrer le martyr, peut-être, mais très-certainement la paix divine et le bonheur éternel.

Il me semble, mes frères, qu'il est impossible de lire froidement cette touchante histoire, et de ne pas être ému par le spectacle de cette âme droite et sincère que rien n'arrête quand il s'agit de servir la vérité. Les conversions de cette nature, aussi complètes, aussi soudaines, sont si rares aujourd'hui, qu'à vrai dire on n'y croit guère et que, s'ils en étaient les témoins, bien des gens n'y verraient à coup sûr que le pur effet d'une imagination exaltée. On croit bien à des changements graduels, on ne croit pas volontiers à ces coups de grâce qui attestent d'une manière trop signalée l'intervention de Dieu. Cette défiance tient en partie à l'esprit de notre siècle, esprit qui brille plus par le calcul que par l'héroïsme ou l'enthousiasme, et qui pénétrant jusque dans notre vie chrétienne nous a inoculé sa froide incrédulité.

Faisons ici un retour sur nous-mêmes, mes frères ; souvenons-nous du jour où nous avons résolu de revenir à Dieu. Notre résolution a-t-elle ressemblé à celle de cet Ethiopien ? Le même cri est-il sorti de notre bouche ? Avons-nous dit comme lui : « Qu'est-ce qui empêche que je sois chrétien ? » A cette question avons-nous répondu comme lui en nous consacrant aussitôt au service de la vérité ? Hélas ! rappelons le souvenir de ces avertissements divins longtemps méconnus, de ces résolutions longtemps différées, de ces hésitations honteuses, de ces voies obliques et tortueuses que nous avons tant de fois prises pour échapper à Dieu. Qu'il est rare parmi nous ce sacrifice vivant offert avec une franche volonté et auquel le Seigneur prend tout son plaisir ! Nous lui avons disputé peut-être notre cœur pièce à pièce, aujourd'hui encore nous le lui marchandons. Ah ! ne sommes-nous pas fatigués de cette longue ingratitude, de cette continuelle résistance qui ne nous fait trouver ni paix ni joie ? Est-ce ainsi que nous voulons servir Celui qui s'est si complètement donné à nous, et n'est-il pas temps que nous lui apportions un don complet, une obéissance filiale, un sacrifice sans réserve dont la flamme consume en nous toute iniquité ?

Un mot en terminant à l'adresse de ceux dont le

cœur reste froid en présence de cette conversion. Je les supplie de rentrer en eux-mêmes, de se poser dans le recueillement la question que l'Éthiopien adresse à Philippe : « Qu'est-ce qui empêche que je sois chrétien ? » et d'écouter avec droiture la réponse de leur conscience.

Qu'est-ce qui s'oppose à ce que vous reveniez à Dieu par le repentir et la foi ? Qu'est-ce qui s'oppose à ce que vous acceptiez la parole du Christ comme celle de la vie éternelle ? Est-ce une raison d'un ordre supérieur et vrai ? Est-ce votre intelligence, votre conscience ou votre cœur qui vous le défendent ? Etes-vous sûrs, absolument sûrs qu'aucun autre motif ne vous détermine ici ? Ah ! permettez-moi de vous le dire, au risque de vous blesser : Parmi les causes qui nous éloignent de Dieu, les plus puissantes et les plus décisives ne sont pas toujours celles qu'on allègue. Rencontrer Dieu, c'est trouver un maître, et voilà ce qui effraye notre égoïsme, notre sensualité, notre orgueil. Ce qui nous empêche de devenir chrétiens ce sont le plus souvent les résistances de cette nature que le christianisme prétend dompter et convertir, c'est avant tout la répugnance que nous inspire l'idée du sacrifice complet que Dieu attend de nous. Nous frémissons à l'idée d'avoir à nous soumettre

à la loi divine, et c'est pour cela qu'hésitant toujours, subissant tour à tour l'influence de l'Évangile et celle de la force des choses qui les asservit, tant d'hommes parmi nous laissent écouler leur vie dans l'impuissance et l'équivoque, réalisant ainsi la profonde parole de saint Jacques : « L'homme dont le cœur est divisé est inconstant dans toutes ses voies. »

Or, mes frères, ce sacrifice qui nous révolte, tôt ou tard, il faudra l'accomplir. Il faudra le faire un jour dans la confusion et dans l'angoisse si nous n'avons pas voulu le faire dans le repentir et l'amour ; nous serons frappés par la justice de Dieu, si nous n'avons pas été touchés par sa miséricorde. Et pourtant la joie était là, dans cette immolation volontaire, dans cette soumission sans réserve à Dieu. Ecoutez le récit de mon texte. L'Éthiopien partit « plein de joie. » Plein de joie, et cependant c'était vers la souffrance, vers la mort qu'il marchait. Mais il sentait son âme pénétrée de cette volupté profonde qui suit toutes les décisions franches, tous les sacrifices que Dieu demande, si âpres qu'ils puissent sembler tout d'abord. Il savourait déjà l'héroïque douceur promise par le Christ à ceux qui souffrent pour la vérité. Pour quoi cette joie vaillante ne serait-elle pas la vôtre ?

Pourquoi ne prononcerez-vous pas à votre tour une parole décisive qui du même coup vous affranchisse et vous lie, qui brise toutes vos servitudes en vous engageant sans retour au service de Jésus-Christ? Longtemps peut-être vous avez réfléchi à tout ce qui vous empêchait de devenir chrétiens. Eh bien, toutes ces raisons, toutes ces excuses, toutes ces difficultés, tous ces sophismes, rassemblez-les encore, mais que ce soit pour les jeter sous les pieds de votre Sauveur. Alors descendra sur vous le baptême du Saint-Esprit qui retrempera votre âme, alors vous marcherez dans la sainte ardeur de l'espérance que rien ne peut confondre et de la foi qui rend victorieux.